

Avignon : le 12e Fest'Hiver a tiré le rideau retour sur les dix spectacles programmés**Par Danièle Carraz et Angèle Luccioni**

Pendant près de trois semaines, sept théâtres de la cité des papes organisaient, avec «Les Scènes d'Avignon», le Fest'Hiver, 12e du nom. Un festival dédié aux troupes de la région et parrainé par le dramaturge Matéi Visniec. La Provence a suivi de l'intérieur ce temps fort et a vu les dix spectacles programmés. Voici notre bilan.

«Antoine et Cléopâtre» au Théâtre du Balcon

Pourquoi attendre le poids des années pour jouer Shakespeare ? Les jeunes comédiens vaclusiens du Bruit de la Rouille se sont jetés dans le brasier et ils en sont ressortis comme le Phoenix : incroyablement vivants. C'est un théâtre à l'arrache qu'ils pratiquent. Faut que ça saigne. Faut que pas un spectateur ne soit laissé au bord du chemin (d'ailleurs quelques uns sont assis sur le plateau). Il faut que les jeux d'enfants soient permis (comme cette bataille navale de bateaux en papier sur une table entre César et Antoine ou ce moment louis-de-funesque). Il faut encore que les Rois du monde aient des passions et des faiblesses comme vous et moi. Il faut que l'on rigole, que l'on ripaille, que l'on crie un peu trop parfois. Mais faire rire et trouver pourtant de purs éclairs de tragédie... Sacredieu, c'est Shakespearien en diable que ce programme !

D.Cz.

«Et si vous y croyez assez...» au Théâtre des Halles

Leurs Lectures z'électroniques nous avaient conquis, la saison dernière. Aussi on ne pouvait manquer ces zigotos du «Détachement International du Muerto Coco». Le nom de cette compagnie marseillaise est déjà un poème. Que ne trahit pas «Et si vous y croyez assez, peut-être il y aura un poney». Musique électro-jazzy de Roman Gigoï, textes sonorisés, slamés ou rythmés de Raphaëlle Bouvier, rimbaldiens ou déjantés, vraie poésie en tout cas, fausse magie et vraies paillettes, prestidigitation, leçons appliquées de «crédulité» pour voir la vie en rose... lumières et son à l'appui de l'illusion... Le théâtre, c'est cela aussi : sous une fausse apparence parfois de joyeuse légèreté, être le terrain de jeu des apparitions et de la disparition ... qui nous attend tous, fût-on un poney !

D.Cz.

«Le Condor» au Transversal

Mais d'où sort-il cet oiseau ? Des Andes, 3 mètres 20 d'envergure, charognard, en voie d'extinction évidemment. Comme le théâtre et ses artistes ? Le comédien Étienne Delfini-Michel sort du Conservatoire d'Avignon, comme plusieurs jeunes artistes de ce Fest'Hiver, et a fondé à Marseille la compagnie «Hesperos». Nicolas Rochette lui a écrit ce texte, doublement dédié au personnage et à l'acteur. Personnage nihiliste, vaniteux, aventurier désespéré, prédicateur du PRAF (Plus rien à foutre). L'acteur acquiesce : beau gosse au jeu narcissique à l'extrême (au trente-sixième degré mais bon), bête de scène, maître-chanteur, roi de l'espace. Leur spectacle ? Inclassable. Difficile à supporter parfois. D'auto-complaisance, de bavardage. Et pourtant, passe un souffle «panique» qui pourrait s'amplifier, plus provocateur encore, inspiré des Jarry ou Arrabal : plus Pan, moins paon !

D.Cz.

«Lampedusa Snow» au Chien qui fume

Après le succès au Fest’Hiver 2018 de «Lampedusa Beach», Eleonara Romeo met en scène le second volet de la Trilogie du naufrage de l’auteure italienne Lina Prosa sur la tragédie de Lampedusa. Un seul personnage ici porte l’épouvantable tragédie, véritable, de migrants africains, transférés vers les Alpes à 1800 mètres d’altitude, et qui meurent dans la neige. Seul au plateau, Fabrice Lebert fait le récit glaçant de cette Apocalypse snow. Un long ruban blanc qui descend des cintres et traverse l’espace, un frigidaire vide, un bocal de glaçons que le comédien envoie «bouler», scénographient sa solitude mortelle. Traversé par les rafales crissantes du compositeur Éric Craviatto, corps ramassé, diction intense, précise malgré l’approche de la mort dans le grand Blanc, le comédien tient jusqu’au dernier souffle le récit de ce naufrage en montagne, et c’est bouleversant.

D.Cz.

«La mémoire des ogres» au Théâtre des Carmes

Quatre auteurs pour l’inspiration (Javier Abril, Jean-Pierre Burlet, Pascal Rambert et Sandrine Roche), quatre interprètes au plateau : la lumineuse-feu follet Marion Bajot, les solides Mardjane Chemirani et Régis Rossotto, Nabil Hemaïzia enfin, si sensible hip hopeur... Ajoutons les sombres clair-obscur de Michèle Milivojevic, le douloureux accordéon de Léa Lachat, créatrice de l’envoûtante, irremplaçable musique-son du spectacle... Ana Abril émérite conceptrice-metteuse en scène de cette «Mémoire des ogres» est arrivée à ses fins : une œuvre rageuse, batailleuse, trash, cynique, qui met à mal les révoltantes relations humaines, familiales et sociétales. Pas d’espoir ? Si : la Beauté. «Là où réside la beauté, la cruauté disparaît-elle» ? Non. Mais la beauté non plus, qui parcourt, frissonnante, bouleversante par moments, ce spectacle très abouti.

D.Cz.

«Antigone» au Chêne Noir

Jean-Charles Raymond, de la compagnie «La Naïve», propose une adaptation et une mise en scène aussi surprenantes que réussies du chef d’œuvre de Sophocle. Il le transpose à notre époque et en Espagne. Parce que la tragédie nous frappe et qu’elle est consubstantielle à la terre de Lorca. La scénographie transforme l’orchestra antique en arène. Outre la rébellion face à un pouvoir despotique, Antigona incarne le refus des femmes de se soumettre à des hommes tyranniques, violents et meurtriers au nom de leur Dieu. Tirésias joue un rôle capital : avatar du coryphée, il explique le mythe. Travesti assumé, il illustre le droit à la différence. Surtout, ce personnage almodovarien distille le comique et la fantaisie tout en accentuant le parti-pris de modernité sur lequel repose aussi l’esthétique et le jeu des comédiens, tous excellents. Ce spectacle inventif, hardi et interactif fait preuve d’une remarquable intelligence dramaturgique et scénique.

A.L.

«Gainsbourg Confidentiel vol.2» au Chien qui fume

Quel bonheur que ce second volet de l’évocation par les Musiciens Associés de la vie et de l’œuvre de cet immense artiste que fut Serge Gainsbourg ! Cette fois, c’est dans sa période essentiellement pop que nous sommes plongés. Le récit de Jean-François Brieu, superbement écrit, ponctue le spectacle pour éclairer la genèse de ses créations, de 1964 à 1969. Stéphane Roux les interprète de façon magnifique, parfois en duo avec Marie Gottrand, également pianiste. Sachant se garder de tout mimétisme, il charme le public tant par sa voix profonde et capiteuse que par son élégance. Il met en valeur l’éclectisme, l’inventivité et la richesse de la palette avant-

gardiste de Serge. Il faut dire que de talentueux musiciens l'accompagnent: David Fabre, guitariste, Aurélien Maurice, contrebassiste, et Luca Scalabrino, batteur. Et que les chansons de Serge, qu'elles soient mélancoliques, touchantes, drôles, osées ou carrément provocatrices, sont toujours de vrais bijoux !

A.L.

«**Moloch**» au Théâtre des Carmes

«La Beauté n'est que le premier degré du Terrible», disait le poète Rilke, et l'on pense à cette dernière création de Jean-François Matignon, aussi belle que terrible. Le sujet ? La guerre. Ses fauteurs : ogres friands de chair fraîche, psychopathes hantés par le mal, bourreaux, idéologues nationalistes armés et ses victimes innocentes : civils, enfants. Au plateau, deux Maudits qu'incarnent les puissants David Arribe et Thomas Rousselot, et six pantins brutalement malmenés : glaçant, souvent ! Glaçant aussi, le martyr de Sarajevo, détruite en 1994 par le général serbe Mladic. Bombardés par d'innombrables images vidéo (récoltées par Laurence Barbier), les lumières outrenoir de Michèle Milivojevic et des musiques fracassantes et fracassées, les spectateurs n'échappent pas à cette apocalypse ... Et n'en ressortent pas intacts. Parce que le théâtre fut, deux soirs de suite, la révélation de la plus dérangeante et terrible réalité. Mais belle aussi et douce parfois comme le visage d'une enfant ou une chanson de Marlène Dietrich.

D.Cz.

«**Frénésie**» à la Factory-Théâtre de l'Oulle

Le collectif avignonnais Animale nous a présenté un travail original, audacieux et fascinant, œuvre d'un quatuor d'artistes venus de disciplines différentes : Charlotte Adrien, auteur, comédienne et interprète, Alexandre Lesouëf, chorégraphe et danseur, Catherine Duchêne, peintre, et Sergio Armanelli, musicien, compositeur et bassiste. Ils assouvissent leur besoin frénétique de s'exprimer, de faire interagir leurs sensibilités et leurs talents et de partager avec nous leurs expériences enivrantes. Transcendant les codes établis, ils entrecroisent les formes artistiques. Ils dénoncent et surmontent les obstacles contemporains à l'épanouissement personnel : le manque de temps et une constante intranquillité. Ce jaillissement surréaliste a de quoi surprendre mais, tout en nous laissant une totale liberté d'interprétation, il nous embarque, non sans humour, dans un univers poétique et chargé d'émotions.

A.L.

«**Jusqu'à l'os**» à la Factory-Théâtre de l'Oulle

«Je t'aime» : ainsi commence le texte d'une jeune femme qui parle à sa mère morte du sida. Elle se souvient : la vie de sa mère et sa propre enfance avaient été dévastées. Car cette terrible maladie entraînait d'autres, les traitements ne faisaient que prolonger un état de plus en plus dégradé et à ce calvaire s'ajoutait la solitude due au rejet des autres. Pour sa part, elle était partagée entre la peur de perdre sa mère et l'envie que sa mort les délivre l'une et l'autre d'une vie invivable. Hélène July met en scène avec Enzo Verdet ce texte de Marion Denouette de façon inventive, poétique et symbolique. Au côté de Marin Laurens, elle incarne aussi le personnage central avec une touchante empathie en faisant ressortir sa douleur, ses remords, ses incompréhensions comme sa courageuse sincérité. C'est un spectacle très émouvant et utile : les progrès de la médecine ont pu donner l'illusion que ce fléau était vaincu et faire oublier l'absolue nécessité de la prévention. Il importe donc de parler du sida.

A.L.